Laura Bellini



Quand nous cessons de faire semblant

Le rôle le plus difficile commence après la fin de la représentation

Quand nous cessons de faire semblant

Le rôle le plus difficile commence après la fin de la représentation

Laura Bellini

ROMANS

ISBN: 9788384901120

ALL-IN Rafał Płonkowski



TABLE DES MATIÈRES

INTRO 4
Chapitre 1 - Les conditions de la représentation 12
Chapitre 2 - Sans témoins 23
Chapitre 3 - Les histoires écrites entre les lignes 34
Chapitre 4 - Ce que nous ne disons pas 44
Chapitre 5 - Le droit de dire non 54
Chapitre 6 - Quand les excuses ne tiennent plus..... 65
Chapitre 7 - Entre l'amitié et le désir 75
Chapitre 8 - De l'autre côté de son univers 87
Chapitre 9 - Le prix d'une histoire commune 99
Chapitre 10 - Sans aucun rôle à jouer 110
Chapitre 11 - Ce dont nous avons besoin 121
Chapitre 12 - La vérité qu'on ne peut plus repousser 131
Chapitre 13 - Quand chaque choix a un prix 142
Chapitre 14 - Entre ce que nous voulons et ce que nous pouvons promettre 153
Chapitre 15 - Tout ce que je ne voulais pas entendre 164
Chapitre 16 - Le silence après la dernière scène 174
Chapitre 17 - Quand il ne reste que la vérité 186
Chapitre 18 - Un premier rendez-vous sans public.....196
Chapitre 19 - Un premier rendez-vous après onze ans 207
Chapitre 20 - La maison où nous revenons 220

INTRO

J'avais prononcé mon premier mensonge avant même le dessert.

— Non, tata, je ne suis pas venue seule. Je suis venue avec quelqu'un.

Ma tante Regina s'immobilisa, sa petite cuillère suspendue au-dessus de sa part de cheesecake. Autour de nous, les conversations allaient bon train, quelqu'un déplaçait des chaises sur la véranda, et les fenêtres ouvertes de la vieille maison, au bord d'un lac de Warmie, laissaient entrer l'odeur de l'herbe chauffée par le soleil. Nous étions samedi après-midi, et c'était le premier week-end depuis des mois que j'avais l'intention de passer sans répondre à des questions sur ma vie sentimentale. J'avais même élaboré une stratégie. Deux jours de réunion de famille, des sourires polis, quelques conversations sur mon travail, puis un départ pour Varsovie le dimanche avant midi. Pas de confidences. Pas d'explications sur les raisons pour lesquelles, à vingt-neuf ans, je n'envisageais toujours pas de me marier.

Et surtout, aucune allusion à l'homme qui, trois mois plus tôt, avait estimé que mon travail était un adorable petit passe-temps, tant qu'il ne venait pas contrarier ses projets.

— Avec qui ? Regina reposa sa cuillère. Diana, tu ne m'as rien dit !

Voilà précisément le problème avec ma famille. Une seule phrase innocente pouvait, en un quart d'heure, devenir une nouvelle connue de vingt personnes.

— Parce que l'occasion ne s'est pas présentée.

— C'est sérieux, entre vous ?

Je regardai la porte qui donnait sur le jardin. Au-delà s'étendait une pelouse où mes cousins installaient des tables pour le feu de camp prévu le soir. Je me dis que je pouvais encore sauver la situation. Préciser que je parlais d'une amie. D'un client. De n'importe qui qui ne donnerait pas à Regina une raison d'organiser le prochain mariage.

Au lieu de cela, je m'entendis répondre :

— Mikołaj.

Ma tante cligna des yeux.

— Ce Mikołaj-là ?

— Tu en connais combien, des Mikołaj ?

— Sokołowski ? Ton bibliothécaire ?

— Il n'est pas à moi.

Regina afficha un sourire si large que je regrettai aussitôt mes trois dernières phrases.

— Je le savais !

Bien sûr qu'elle le savait. Depuis onze ans, ma famille savait que Mikołaj Sokołowski était l'homme de ma vie. Le fait que les deux principaux intéressés n'aient jamais reçu cette information ne semblait déranger personne.

Nous nous étions rencontrés en première année d'université, lorsque j'avais trouvé refuge dans une bibliothèque pendant un orage, mon carnet de croquis complètement détrempé. Mikołaj travaillait alors au comptoir des prêts. Au lieu de commenter mon état pitoyable, il m'avait apporté des serviettes en papier et demandé si je m'inquiétais davantage pour mes dessins ou pour mon téléphone. Depuis ce jour, il m'avait vue dans des situations

où aucune femme sensée n'aurait souhaité être surprise par un homme séduisant. Il savait à quel point je pleurais sans aucune élégance lorsque j'étais furieuse. Il connaissait mes pires décisions et reconnaissait infailliblement les moments où je prétendais que quelque chose m'était parfaitement égal.

Il avait trente-trois ans, une patience remarquable envers les gens qui rapportaient leurs livres avec six mois de retard, et cette habitude agaçante de poser une seule question pertinente plutôt que de donner dix excellents conseils.

C'était mon meilleur ami.

Et je venais de le transformer en petit ami.

— Où est-il ? demanda Regina.

C'est alors que je l'aperçus par la fenêtre.

Il se tenait près du portillon en bois, vêtu d'une chemise claire aux manches retroussées, un sac en papier de la boulangerie à la main. Il discutait avec mon père, qui lui montrait quelque chose sur sa voiture. Mikołaj l'écoutait avec cette attention particulière des gens qui cherchent sincèrement à comprendre ce qu'on leur raconte. Même lorsque le sujet concernait les propriétés exceptionnelles d'un nouveau coffre de toit.

Il était venu parce que je l'avais invité. Pas comme compagnon, mais comme allié. Je lui avais promis deux jours au bord du lac, des repas faits maison et la possibilité de lire tranquillement sur le ponton. En échange, il devait m'aider à éviter les membres de ma famille convaincus qu'une femme célibataire nécessitait une intervention immédiate.

Je ne lui avais cependant pas annoncé que j'avais l'intention de modifier les termes de notre accord.

— Il arrive, répondis-je.

Regina se levait déjà.

— Il faut que je le dise à ta mère !

— Tata, s'il te plaît, n'en fais pas toute une histoire.

— Ma chérie, après toutes ces années ? Mais c'est un événement !

Elle disparut dans la cuisine avant que j'aie pu la retenir.

Je me levai, pris mon verre de limonade et sortis sur les marches à l'arrière de la maison. Le soleil descendait vers la cime des arbres et le lac, derrière le jardin, avait pris une teinte argentée et mate. Des sandales d'enfants traînaient sur la terrasse. Quelqu'un avait oublié de refermer une boîte de crayons de couleur. Je m'assis sur la marche du haut et sortis mon téléphone.

Mikołaj, il faut qu'on parle.

J'écrivis le message, mais ne l'envoyai pas.

Je ne voulais pas lui annoncer ça par téléphone. Surtout parce qu'il savait parfaitement décrypter mes messages. Trois mots et l'absence d'un emoji lui suffisaient pour comprendre que j'avais fait une bêtise.

— C'est à ce point-là ?

Je relevai la tête.

Il se tenait quelques marches plus bas, son sac en papier appuyé contre la hanche. Ses cheveux sombres étaient légèrement ébouriffés et il arborait cette expression familière, un peu amusée, qui annonçait généralement une remarque insupportablement raisonnable.

— Comment sais-tu qu'il y a un problème ?

— Tu es assise sur les marches, ton téléphone à la main, avec l'air de chercher un alibi.

— Peut-être que j'admire simplement le paysage.

Il regarda le lac.

— En lui tournant le dos ?

Je soupirai.

Mikołaj s'assit à côté de moi. Pas trop près. Il n'occupait jamais plus de place dans la vie des autres qu'on ne lui en offrait. C'était précisément ce que j'aimais le plus chez lui. Avec Mikołaj, je n'avais pas besoin d'être plus drôle, plus intéressante ni moins compliquée que je ne l'étais réellement.

— Je t'ai apporté tes brioches préférées, dit-il. Même si je commence à penser que j'aurais dû acheter quelque chose de plus fort.

— Regina croit qu'on est ensemble.

Pendant quelques instants, il me regarda sans rien dire.

— Je vois.

— Ce n'était pas prémédité.

— Évidemment.

— Mikołaj.

— Diana.

Il avait prononcé mon prénom calmement, mais sans cette chaleur familière qui adoucissait habituellement son ironie.

— Comment, exactement, est-elle arrivée à cette conclusion ?

Je fis glisser mon doigt sur la surface humide de mon verre.

— Je lui ai dit que j'étais venue avec quelqu'un.

— Jusque-là, c'est vrai.

— Ensuite, elle m'a demandé si c'était sérieux.

— Et ?

— J'ai donné ton prénom.

Il renversa légèrement la tête et leva les yeux vers le ciel. Un sourire apparut sur son visage, mais disparut presque aussitôt.

— Donc j'ai obtenu une promotion sans même passer d'entretien d'embauche.

— Si tu préfères refuser, je comprendrai.

— Vraiment ?

Ce simple mot avait résonné différemment de tous les autres. Je me tournai vers lui. Mikołaj regardait toujours droit devant lui, les doigts crispés sur le bord du sac en papier.

— Bien sûr que oui.

— Parce que parfois, j'ai l'impression que tu considères ma présence comme acquise avant même de me demander si je suis disponible.

Sa remarque me blessa plus qu'elle n'aurait dû.

J'eus envie de répondre par une plaisanterie, mais quelque chose dans sa voix m'incita à me taire. Je repensai aux derniers mois. Aux appels tard le soir, lorsque j'avais besoin de parler. À ce dîner qu'il avait annulé pour m'aider à déménager mon atelier. Et à ce vendredi où il m'avait proposé d'aller au cinéma, et où j'avais refusé parce que j'étais partie du principe que je pouvais le voir n'importe quand.

Je ne lui avais jamais demandé si, pour lui aussi, les choses étaient aussi simples.

— Je suis désolée, finis-je par dire. Je n'aurais pas dû raconter ça sans ton accord.

Il se tourna vers moi. Nos épaules se frôlaient presque, et je pris soudain conscience de notre proximité. Mikołaj sentait le coton propre, le café et quelque chose de chaud, de familier. Une odeur que, pendant des années, j'avais associée à la sécurité.

Cette fois, pourtant, je n'arrivais pas à m'en tenir à cette seule sensation.

— Je ne suis pas en colère, dit-il. Je veux simplement savoir ce que tu attends de moi.

De l'intérieur de la maison nous parvint le rire de ma mère. Juste après, quelqu'un nous appela pour la photo de famille.

Mikołaj ne se leva pas. Il attendait ma réponse.

J'avais préparé une quinzaine d'arguments pour expliquer pourquoi faire semblant d'être en couple serait parfaitement inoffensif. J'aurais pu parler de Regina, de mon ex, de mon besoin désespéré de passer un week-end sans subir un interrogatoire familial.

Mais assise à côté de Mikołaj, je compris pour la première fois que ma tranquillité risquait de me coûter quelque chose dont je n'avais jamais envisagé la valeur.

— Je voulais te demander de faire semblant d'être mon petit ami pendant deux jours, avouai-je. Mais si c'est trop te demander, je leur dirai la vérité.

Il me regarda attentivement.

— Et si j'accepte, Diana ? Qu'est-ce qu'on fera quand la représentation sera terminée ?

Je ne répondis pas.

Parce que, pour la première fois en onze ans, je n'étais plus certaine que nous ayons tous les deux envie de reprendre nos anciens rôles.

Chapitre 1 - Les conditions de la représentation

Mikołaj était toujours assis à côté de moi sur les marches lorsqu'un nouvel appel retentit depuis la maison pour la photo de famille. D'ordinaire, dans une telle situation, il m'aurait lancé un regard complice, aurait inventé une excuse et m'aurait aidée à échapper à cette obligation collective. Cette fois, il ne fit rien. Il gardait son sac en papier sur les genoux et attendait que je réponde à la question qu'il venait de me poser.

— Je ne sais pas ce qu'on fera après, avouai-je. Je pensais qu'on rentrerait simplement à Varsovie et que tout redeviendrait comme avant.

— Tout ?

— Mikołaj, on parle d'un week-end, pas d'un mariage.

— C'est justement pour ça que je pose la question maintenant. S'il s'agissait d'un mariage, il serait un peu tard pour négocier les conditions.

J'essayai de sourire, mais il ne me rendit pas mon sourire. Il n'avait pas l'air vexé. Il semblait plutôt concentré, comme lorsqu'une personne lui racontait un livre dont la fin ne correspondait pas au début. Cette attention qui m'avait autrefois tant rassurée devenait soudain inconfortable. Je pris conscience qu'il était venu au bord du lac pour se reposer et que j'avais déjà réussi à transformer son week-end de liberté en une obligation qu'il n'avait même pas eu l'occasion d'accepter.

— Je vais arranger ça, proposai-je. Je vais rentrer et leur dire que Regina a mal compris.

— Est-ce qu'elle a mal compris ?

— Non. C'est moi qui l'ai induite en erreur.

Mikołaj hocha la tête.

— Alors, au moins, nous savons d'où nous partons.

Ma jeune cousine Zosia sortit de la maison. Elle tenait son téléphone à la main et arborait l'expression de quelqu'un à qui l'on venait de confier une mission d'importance historique.

— Diana ! Mamie a dit qu'on ne commencerait pas sans vous. Et tata Regina m'a demandé de vous dire que vous devez vous mettre l'un à côté de l'autre.

Mikołaj me regarda, puis se tourna vers Zosia.

— Dis-leur qu'on arrive.

— D'accord. Mais dépêchez-vous, parce que tonton Andrzej est déjà en train de régler le trépied pour la deuxième fois.

Lorsqu'elle disparut, je posai mon verre contre le mur et me levai.

— Tu n'es pas obligé de faire ça. Vraiment.

— Je sais.

Il se leva à son tour, mais au lieu de me suivre, il me retint avec une question posée calmement :

— Pourquoi tiens-tu tellement à ce qu'ils croient que tu es avec quelqu'un ?

J'aurais pu lui répondre que Regina était insupportable. Que ma mère s'inquiétait pour moi sans raison et qu'une nouvelle question sur les enfants me pousserait à me jeter dans le lac et à y rester jusqu'à lundi. Tout cela aurait été

vrai. Seulement, Mikołaj me connaissait suffisamment pour reconnaître une réponse de substitution.

— Parce que je ne veux pas qu'ils me regardent comme une femme qui a raté sa vie, répondis-je. À Varsovie, j'ai mon atelier, mes clients, un appartement dont je paie seule les charges. Mais ici, il suffit que je n'aie pas de compagnon pour que, soudain, tout le reste cesse de compter.

— Tes parents sont fiers de ton travail.

— Je sais. Mais maman est capable de complimenter mes illustrations et, dans la même phrase, de me demander si ce ne serait pas plus facile de travailler moins si je trouvais l'homme qu'il me faut.

Une lueur de compréhension traversa son visage. Il posa la main sur la rampe en bois, découvrant une petite cicatrice près du poignet. Je me souvenais du jour où il s'était blessé en m'aidant à retirer une vitre cassée de mon ancien atelier. Il avait toujours été présent lors de ce genre de catastrophes. C'était précisément ce qui commençait à m'inquiéter : combien de fois avais-je considéré sa disponibilité comme allant de soi ?

— Tu n'as pas besoin d'un petit ami pour que ta vie ait de la valeur, dit-il.

— Je le sais.

— Je veux simplement être sûr que tu le sais toi aussi.

Je lui lançai un regard agacé, mais mon irritation céda rapidement la place à la reconnaissance.

— Si tu étais moins raisonnable, ce serait beaucoup plus facile de profiter de toi.

— Je suppose que c'est justement pour cette raison que tu perfectionnes ta technique depuis onze ans.

Cette fois, il sourit. Brièvement, mais suffisamment pour que je puisse enfin respirer.

— J'accepte, dit-il.

Il me prit de court.

— Vraiment ?

— À une condition. Enfin, à plusieurs, mais il y en a une qui est plus importante que les autres.

J'attendis.

— Tu ne prendras pas de décisions pour nous deux. Ni devant ta famille, ni lorsque nous serons seuls.

Mon premier réflexe fut de lui assurer que je ne faisais jamais une chose pareille. Puis je me souvins qu'un quart d'heure plus tôt, je l'avais présenté comme mon compagnon sans lui demander son avis. Je refermai la bouche.

— Tu as raison.

— Ce n'est pas une compétition, Diana. Tu n'es pas obligée de m'accorder un point.

— Je t'accorde quelque chose de beaucoup plus rare. Je reconnais mon erreur.

Il laissa échapper un petit rire.

— Je garderai précieusement ce souvenir.

Nous descendîmes les marches et nous dirigeâmes vers le jardin. En chemin, je m'arrêtai cependant près de la porte pour arranger mes cheveux dans le reflet de la vitre. Mikołaj se plaça à côté de moi. Dans le reflet, je nous vis ensemble : moi dans ma robe vert foncé, les cheveux attachés négligemment sur la nuque, lui dans sa chemise claire et son pantalon bleu marine. Nous ressemblions à deux personnes

venues à une réunion de famille et qui savaient depuis longtemps quelle était leur place.

Cette pensée avait quelque chose de dangereusement agréable.

— On n'est pas très convaincants, murmurai-je.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Tu es trop calme.

— Tu préférerais que je transpire de nervosité ?

— Tu pourrais au moins avoir l'air amoureux.

Mikołaj tourna la tête. Pendant un instant, il m'observa avec une telle intensité que j'en oubliai ma propre provocation.

— Fais attention à ce que tu demandes, dit-il doucement.

Puis il ouvrit la porte et me laissa passer devant lui.

Plus de trente personnes nous attendaient sur la pelouse. Ma grand-mère Halina était assise sur une chaise au premier rang, entourée de ses petits-enfants et arrière-petits-enfants. Mon père essayait de convaincre les plus jeunes cousins d'arrêter de sautiller, tandis que ma mère discutait avec Regina, qui nous repéra immédiatement.

— Les voilà ! Notre nouveau petit couple !

Je sentis Mikołaj ralentir. Il ne me toucha pas. Il se contenta de m'interroger du regard et, consciente de ce qu'il m'avait dit un peu plus tôt, je glissai moi-même ma main sous son bras.

— On peut ? demandai-je à voix basse.

— On peut.

Ce geste n'avait rien de particulièrement intime. Nous avions déjà marché bras dessus bras dessous sur des

trottoirs verglacés, au mariage de ma cousine et lors d'un réveillon du Nouvel An où je m'étais foulé la cheville. Cette fois, pourtant, je savais que les personnes qui nous entouraient l'interpréteraient autrement. Et, ce qui était plus troublant encore, je commençais moi aussi à remarquer des choses auxquelles je n'avais jamais prêté attention : la chaleur de son avant-bras, la manière dont il adaptait légèrement son pas au mien et le fait qu'il ne cherchait pas à prendre l'initiative.

Regina nous désigna aussitôt une place près de ma grand-mère.

— Allez, mes chéris, rapprochez-vous un peu. Vous n'allez quand même pas vous mordre !

Mikołaj se pencha vers mon oreille.

— Ça, en revanche, je ne l'ai pas promis.

Un rire m'échappa précisément au moment où l'oncle Andrzej déclencha le retardateur. Sur la photo, j'aurais probablement l'air d'une femme sincèrement heureuse. Le problème, c'était que, pendant quelques secondes, je l'avais réellement été.

Après la photo, notre famille nous encercla. Maman me prit dans ses bras et me murmura qu'elle était très heureuse, même si j'aurais pu lui en parler plus tôt. Mon père serra la main de Mikołaj avec un sérieux qu'il n'affichait même pas lorsqu'il signait des contrats. Mais ce fut ma grand-mère qui me surprit le plus. Elle nous fit signe d'approcher et, au lieu de poser des questions, nous examina sous ses sourcils gris.

— Vous allez bien ensemble, déclara-t-elle.

— Mamie… commençai-je.

— Ne m'explique rien. Je suis vieille, pas sourde. Toute la maison ne parle que de ça.

Mikołaj s'accroupit près de sa chaise.

— J'espère que nous ne vous avons pas causé d'ennuis.

— Des ennuis, c'était quand mon Marian a amené un orchestre à nos fiançailles alors qu'il n'avait même pas de quoi payer les alliances. Vous, au moins, vous êtes arrivés à l'heure.

Ma grand-mère lui tapota la main et je vis son expression s'adoucir. Elle l'aimait depuis leur première rencontre. Pas parce qu'elle le considérait comme un bon parti pour moi, mais parce que, lors des réunions de famille, il trouvait toujours un moment pour discuter avec elle. Il savait qu'elle aimait les vieux atlas et les histoires sur Olsztyn d'avant la guerre. Il se souvenait même que, depuis deux ans, elle avait du mal à lire les petits caractères, et il lui apportait des livres imprimés en gros caractères.

Regina, cependant, ne nous laissa aucun répit.

— Alors, ça fait combien de temps que vous êtes ensemble ?

Je sentis le regard de Mikołaj se poser sur moi. Il m'aurait suffi de donner n'importe quelle date et il aurait probablement réussi à inventer une histoire parfaitement cohérente. Mais je me rappelai notre accord.

— Nous préférons ne pas entrer dans les détails pour l'instant, répondis-je.

Ma tante fit la moue.

— Mais enfin, nous sommes en famille !

— Justement, j'espère que vous respecterez notre choix.

Mikołaj n'ajouta rien. Ce ne fut que lorsque Regina trouva un autre sujet de conversation qu'il serra doucement ma main. Un geste bref, comme une marque d'approbation. Je réalisai qu'il me procurait plus de plaisir que toutes les félicitations de ma famille réunies.

Le soir, pendant les préparatifs du dîner, nous nous retrouvâmes devant le plan de travail de la cuisine. Mikołaj coupait des citrons pour une carafe d'eau, tandis que je disposais du pain sur une planche en bois. Par la porte ouverte nous parvenaient les conversations de nos proches et le craquement des premières branches que l'on faisait brûler. Il régnait cette agitation particulière dont je me souvenais depuis l'enfance, lorsque la maison de ma grand-mère me paraissait être l'endroit le plus vaste et le plus sûr du monde.

— Tu t'en es bien sortie avec Regina, dit-il.

— Je me suis surprise moi-même.

— J'ai remarqué.

— Je pensais que tu répondrais à ma place.

— J'aurais pu. Mais je n'en avais pas besoin.

Je cessai de disposer les tranches de pain. Ses paroles étaient simples, pourtant elles avaient touché exactement l'endroit que je préférais éviter. Ces derniers mois, Mikołaj m'avait souvent tirée de conversations difficiles. Il ne demandait jamais de reconnaissance, mais je me demandais de moins en moins si cette aide lui coûtait quelque chose.

— Un jour, tu m'as demandé si je ne te traitais pas comme un numéro d'urgence, lui rappelai-je.

— Je m'en souviens.

— Je me suis vexée.

— Je m'en souviens aussi.

— Je crois que je commence à comprendre ce que tu voulais dire.

Il posa son couteau.

— Je ne voulais pas que tu te sentes coupable. J'aurais simplement aimé, de temps en temps, être aussi la personne que tu appelles quand tout va bien.

Pendant un moment, j'écoutai les voix qui montaient du jardin. La honte était silencieuse et désagréable, car cette fois je n'avais aucune raison de me défendre.

— Je veux changer ça, dis-je.

Mikołaj me regarda avec une bienveillance prudente.

— C'est une bonne chose.

Il ne me dit pas que tout était déjà réglé. Il ne promit pas qu'une seule conversation suffirait. Il termina simplement de couper les citrons, et j'éprouvai un soulagement inattendu en comprenant que je n'avais pas besoin de regagner immédiatement toute son approbation.

Au dîner, nous nous assîmes l'un à côté de l'autre. Nous n'échangeâmes aucune parole tendre et ne jouâmes pas aux amoureux débordant de passion. Nous parlâmes de livres, de souvenirs d'enfance et de mon travail sur les illustrations d'une nouvelle édition de contes de fées. Lorsque ma tante me demanda si j'envisageais un jour d'abandonner mon statut d'indépendante pour quelque chose de plus stable, Mikołaj ne répondit pas à ma place. Il attendit que j'explique moi-même que je vivais de mon travail depuis six ans et que j'étais justement en train de négocier le plus gros contrat de ma carrière.

Ce ne fut que plus tard, lorsque la conversation changea de sujet, qu'il se pencha vers moi.

— Je suis fier de toi.

Je le regardai, surprise.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne t'es excusée auprès de personne pour tes ambitions.

Il n'y avait aucune condescendance dans sa voix. Il avait dit cela comme s'il venait de remarquer quelque chose d'important, et je me surpris soudain à souhaiter qu'il remarque davantage de choses.

Après le dîner, Regina s'approcha avec son téléphone à la main.

— Vous avez pris une photo de vous deux ? J'aimerais la montrer à ta tante Irena, puisqu'elle n'a pas pu venir.

J'ouvris la bouche, mais Mikołaj parla le premier.

— Nous préférerions que cela reste, pour l'instant, entre les personnes présentes.

Regina se tourna vers moi, visiblement déçue.

— Je ne vais tout de même pas publier ça dans les journaux.

— Nous savons, répondis-je. Nous ne voulons simplement pas encore de photos ni de messages envoyés au reste de la famille.

Ma tante soupira et s'éloigna. Mikołaj la suivit du regard.

— Excuse-moi d'avoir répondu en premier. J'aurais pu attendre.

— Ce n'est rien. J'allais dire la même chose.

— Tu en es sûre ?

— Oui. Et merci de me l'avoir demandé.

Nous restâmes un moment face à face, tandis que les conversations autour de nous semblaient s'éloigner. Mikołaj glissa les mains dans ses poches, comme s'il venait de réprimer consciemment l'envie de faire un geste.

— On dirait que nous savons négocier, dit-il.

— À condition qu'aucune des parties ne modifie l'accord sans prévenir l'autre.

— C'est un point particulièrement important.

Je souris, puis retrouvai mon sérieux.

— Je le respecterai.

Pour la première fois depuis notre arrivée, j'eus le sentiment que mon mensonge avait cessé d'être seulement un moyen personnel d'éviter des questions embarrassantes. Mikołaj y avait sa propre place, ses propres limites et ses propres attentes. Si je voulais préserver notre amitié, je devais apprendre à les voir aussi clairement que les miennes.

Et lorsque, plus tard, près du feu de camp, il fit glisser vers moi une couverture supplémentaire avant même que j'aie eu le temps de dire que j'avais froid, je compris encore autre chose.

Jusqu'à présent, j'avais toujours considéré son attention comme une composante naturelle de notre amitié.

Désormais, je commençais à me demander à quoi ressemblerait une vie auprès d'un homme capable d'aimer de cette façon.

Chapitre 2 - Sans témoins

Je fus réveillée par des coups frappés à la porte et par la voix de ma mère, qui annonçait que le petit déjeuner serait servi dans une demi-heure. Pendant quelques secondes, je ne me souvins plus où j'étais. Puis j'aperçus le papier peint familier aux petites fleurs, le vieux bureau sous la fenêtre et ma valise près de l'armoire. Dans mon enfance, cette chambre avait été mon refuge contre le vacarme familial. À présent, elle semblait être le seul endroit où personne n'attendait de moi que je me comporte comme une femme amoureuse.

Je pris mon téléphone. Un message de Mikołaj, envoyé à huit heures dix-sept, m'attendait à l'écran.

« Je suis allé chercher du café au magasin. Tu veux ton café habituel ou, avec ta nouvelle identité, tu ne bois plus que des boissons réservées aux couples heureux ? »

Je souris malgré moi.

« Mon café habituel. Et une brioche, s'ils en ont encore. »

La réponse arriva presque immédiatement.

« Cette fois, je n'achète que pour les personnes qui savent dire s'il te plaît. »

« S'il vous plaît, monsieur Sokołowski. »

« Là, ça devient étrangement intéressant. »

Je reposai mon téléphone et fixai longuement le plafond. Mikołaj flirtait avec moi par messages. Ou peut-être plaisantait-il simplement, comme il le faisait depuis onze ans ? Je n'arrivais pas à déterminer ce qui était le pire : la

possibilité qu'il le fasse consciemment ou le fait que, soudain, j'en avais terriblement envie.

Au petit déjeuner, une première surprise m'attendait. Ma mère posa devant moi une assiette d'œufs brouillés et annonça que ma grand-mère souhaitait organiser une petite fête à la fin du mois d'août pour son quatre-vingt-cinquième anniversaire. La maison au bord du lac avait besoin de quelques réparations, mais la famille avait l'intention de préparer la réception ensemble. Regina avait déjà proposé de faire quelque chose de particulier.

— Nous avons pensé à une exposition de photographies de famille, expliqua maman. Mamie possède des albums qui remontent à l'époque de son père. Tu pourrais préparer des illustrations représentant la maison et les événements les plus importants.

Je ressentis aussitôt cet intérêt professionnel familier. J'adorais travailler à partir de vieilles photographies, surtout lorsqu'elles permettaient de raconter l'histoire d'un lieu. Le problème, c'était que je négociais justement une commande importante pour une maison d'édition. Je ne pouvais pas me permettre d'accepter un autre projet sans en définir précisément l'étendue et les délais.

— Je serais ravie d'aider, mais je dois d'abord consulter mon agenda, répondis-je.

— Bien sûr. Nous ne voulons pas que tu passes tout l'été à travailler gratuitement.

C'était ma mère qui venait de parler. Regina, assise en face de moi, semblait moins convaincue.

— Entre membres d'une même famille, on ne va quand même pas s'envoyer des factures.